

de Maistre demanda, à tout homme, qui a la force d'en apporter une pour l'édifice auguste, qui élève en ce moment la société moderne. Comme vous voyez, Mesdames et Messieurs, cette pierre n'est ni très grosse, ni très belle, ni très polie, elle est proportionnée à l'habileté et à la force de l'ouvrier. Elle n'occupera dans le plan général de l'édifice qu'une bien petite place, à côté de tant de beaux discours, de charmantes poésies, d'aimables causeries, de chaleureuses improvisations, et l'œil du visiteur passera j'en suis sûr, sans la remarquer. Mais vous, Messieurs, qui m'avez vu à l'œuvre, vous, surtout jeunesse catholique de Montréal, qui avez été témoins de mes efforts, j'ai la douce confiance que vous conserverez du moins le souvenir de ma bonne volonté.

EXTRAIT D'UNE LECTURE PUBLIQUE

FAITE PAR LE RÉV. MESSIRE P. DENIS, DIRECTEUR
DU COLLEGE DE MONTRÉAL, LE 3 NOVEMBRE 1857.

INCENDIE DE MONTRÉAL EN 1852.

Un jour, le cœur navré d'un indicible deuil,
Et jetant un dernier mais déchirant coup d'œil,
Sur son peuple traîné vers la Perse ennemie,
Au milieu de Sion, le sombre Jérémie
Pour chanter le malheur de ses frères proscrits,
Fit redire aux échos de lamentables cris.

O Montréal, pourquoi, comme la Cité veuve,
Puisque le sort te plongé en une même épreuve,
Pourquoi n'aurais-tu pas quelqu'un de tes enfants
Qui, pour calmer un peu les sanglots étouffants,
Et relever ton front courbé par la tempête,
Répéterait encor les accents du prophète ?

O ciel ! encore un coup la colère de Dieu
Vient d'inonder tes murs d'un déluge de feu ;
Cité, toi que berçait le rêve chimérique
De te voir saluer Reine de l'Amérique,
La Justice aujourd'hui te désigne pour but ;
Il faut pour l'apaiser un plus large tribut,
Un tribut qui t'épuise et ne te laisse guère
Que le rôle et le nom d'une ville vulgaire.
Quel fléau destructeur que ce fléau géant,
Fait pour tout engloutir dans son gouffre béant !
Hélas ! nous l'avons vu ce moissonneur superbe
Raser notre Cité comme l'on rase l'herbe.
Serviteurs dévoués du tyran furibond,
Les vents le secondaient dans leur vol vagabond,
Et de tous les côtés leurs perfides rafales
Secouant sur nos toits, ses torches infernales,
Les ont dans des brasiers abîmés sans pitié ;
Notre ville, grand Dieu ! dans plus de la moitié
N'offre à l'œil du passant, que ce spectacle navre,
Qu'un squelette hideux, une cité-cadavre.
Elle dont on vantait l'étalage si beau,
Pour voiler son sein nu n'a pas même un lambeau ;
Ce n'est qu'une forêt de tristes cheminées,
Qu'un amoncellement de pierres calcinées,
Où, pour sortir encor, le sinistre élément
Sous la cendre caché, sommeille sourdement.

L'imagination qui souvent exagère,
Ne peut tracer ici qu'une esquisse légère,
Impuissante qu'elle est à rendre le tableau

Tel que l'a dessiné le terrible fléau.
O catastrophe horrible, unique dans nos fastes !
O jour le plus affreux de tous les jours néfastes,
Lorsqu'un peuple innombrable, éperdu, consterné,
Aux fureurs d'un volcan se vit abandonné ;
Et, dans un même jour et presque à la même heure,
Privé de vêtements, de vivres, de demeure !
Quelle confusion règne de toutes parts !
Les cris et les sanglots remplissent nos remparts !
Des vieillards, des enfants la foule infortunée,
La vierge qu'à l'autel attendait l'hyménée,
Le malade, porté sur son lit de douleurs,
La mère qui soupire, et qui mêle ses pleurs
Aux pleurs de son enfant pressé sur sa mamelle,
Hors des murs embrasés, tout s'ensuit pêle-mêle.
O déchirant spectacle ! un nuage étouffant
Venait d'asphixier un jeune et tendre enfant ;
Emue anéantit jusqu'au fond des entrailles,
Sa mère le dépose au milieu des broussailles,
Et détourne les yeux par un suprême effort ;
L'amour ne peut souffrir l'outrage de la mort.
De ses émotions quelle âme assez maîtresse
Pourrait donc retracer cette grande détresse
Qui tire des sanglots de tous les cœurs humains ?
O vous tous qui passiez par ces tristes chemins,
Vos regards ont-ils pu fixer sans épouvante
D'une ville aux abois cette scène émonvante,
Quand, pour la reformer sur un plan tout nouveau,
Dieu fit passer sur elle un terrible niveau.

Des hommes cependant la troupe plus hardie
Longtemps résiste encore au fougueux incendie ;
Mais, de tant de succès le vainqueur enivré
Vient que tout le faubourg enfin lui soit livré.
Tel un lion farouche acharné sur sa proie,
Des griffes et des dents, la déchire et la broie ;
Vainement la victime, en face de la mort,
Sous l'étreinte cruelle et s'agite et se tord ;
Ce n'est qu'en arrachant les restes de sa vie
Que du tyran des bois la rage est assouvie.
Tel, s'étendant sur nous le vorace élément
Dans nos convulsions trouve son aliment.
En vain pour l'étouffer, sous le jeu des machines,
Les ondes, par torrents tombent sur les ruines,
En vain, du noir salpêtre empruntant le secours,
Par des écroulements veut-on couper son cours,
L'indomptable fléau, qu'irrite la barrière,
Bondit comme un coursier et poursuit sa carrière.
Les obstacles pour lui ne sont qu'un aiguillon ;
Tout ce qu'il a touché se change en tourbillon ;
La muraille qui croule et le toit qui s'affaisse
Soulèvent mille flots d'une vapeur épaisse.
Dont le flambeau du jour est lui-même obscurci ;
Tout, à l'œil effrayé, rappelle en raccourci
Cette horrible prison, profond et vaste gouffre,
Mélange incandescent de bitume et de soufre,
Epouvantable lieu, pour apanage échu
Aux tristes légions de l'Archange déchu,
Et dont un autre Homère, à notre âme saisie
Déroule le tableau de sombre poésie.
Après un généreux mais inutile effort,
Nos braves citoyens, n'attendant que la mort
S'ils donnent à la lutte une plus longue suite,
Pensent qu'il faut chercher leur salut dans la fuite.
Mais avant la retraite, ils tâchent d'arracher
Ce qui se peut soustraire à l'immense bûcher,
Et, sans que du danger la crainte les effraie,
Par des routes qu'enfin leur courage se fraie,
Ils traînent au travers des sinistres lueurs
Un reste de leurs biens, prix de tant de sueurs.